



Cycle « Etranges étrangers »

L'invasion des profanateurs de sépultures

(Invasion of the body snatchers)

Don Siegel - USA - 1956

Fiche technique

Scénario: Daniel Mainwaring, d'après le feuilleton de Jack Finney

Photographie : Ellsworth Fredericks

Montage : Robert Eisen

Décors : Joseph Kish

Musique : Carmen Dragon

Producteur : Walter Wanger

Interprétation : Kevin Mac Carthy (Dr Miles Bennell)

Dana Wynter (Becky Driscoll) King Dovan (Jack

Belicec) Carolyn Jones (Teddy Belicec) Larry Gates

(Dr Daniel Kaufman) Ralph Dumke (le shérif)

Sortie France : 8 novembre 1967

Durée : 80 min



Critiques

Invasion of the body snatchers, le seul film de science-fiction de Don Siegel et son film préféré, a toujours bénéficié d'une flatteuse réputation qui l'a placé parmi les chefs-d'oeuvre du genre durant les années 50. Réputation entièrement méritée, eu égard d'abord à l'originalité et à l'intelligence de son scénario. Choisi par Walter Wanger, l'un des producteurs hollywoodiens les plus novateurs, le feuilleton de Jack Finney a été adapté avec brio par Daniel Mainwaring, scénariste et écrivain de talent (...) La force de la progression dramatique et l'aspect humaniste de l'histoire sont les éléments que Mainwaring a surtout développés. Quant à Don Siegel, il a filmé son récit comme un thriller avec de la vitesse (un tournage sans repentir de quinze jours), du rythme, du réalisme (utilisation systématique des extérieurs réels californiens), de la simplicité (très peu d'effets spéciaux) et beaucoup de tension. L'énergie et l'efficacité de sa mise en scène ont libéré toute la charge d'angoisse latente contenue dans les prémises du récit et dans le récit lui-même. Mais si le film est resté aussi présent dans les mémoires, c'est surtout à cause de son caractère authentiquement et spontanément allégorique. Sans artifice ni pathos, l'invasion de ces « légumes cosmiques » contient une allégorie saisissante de toute entreprise de déshumanisation, qu'elle se situe à un niveau politique, moral ou tout simplement psychologique. Le message du film est, par nature, anti-totalitaire, mais il s'en prend aussi, comme le soulignent les propos de Don Siegel lui-même, à cette sorte de cancérisation du monde et des individus provoquée par l'indifférence, la disparition de toute réaction émotionnelle, l'absence de passion et de rage à défendre ses idées. En ce sens, **Invasion of the body snatchers** est toujours un film d'actualité.

Jacques Lourcelles (Dictionnaire du cinéma, collection Bouquins, Robert Laffont)

Invasion of the body snatchers, troisième produit de la collaboration Siegel-Mainwaring reste, de très loin, le meilleur film de science-fiction que nous ayons vu, si l'on excepte **2001, a space Odyssey**, de Stanley Kubrick. Les progrès d'un envahisseur invisible y étaient montrés par l'étude de l'évolution psychologique des envahis, qui perdaient progressivement leur personnalité, et il est impossible d'oublier la conclusion à la Richard Matheson, terrifiante malgré un retournement optimiste imposé par le studio.

Jean-Pierre Coursodon- Bertrand Tavernier (50 ans de cinéma américain, Nathan)

Le Ciné-club de Grenoble
Mercredi 18 mai 2022

La fable contée par Siegel porte en soi une puissance métaphorique telle qu'elle peut s'adapter à toutes les significations, tout en restant profondément réaliste. Ainsi, il est rigoureusement impossible de savoir si ce **Body snatchers** est un film anti-communiste ou un film anti-maccarthyste. Tout juste peut-on supposer que Don Siegel, anarchiste de toujours, s'insurge ici contre toute forme d'autorité et de fascisme (...)

Siegel fait de la paranoïa une peinture documentaire du côté des poursuivants comme du côté des poursuivis. Si l'on en revient à la question politique, on comprend que **Invasion of the body snatchers** est un film sur la guerre civile, grande spécialité américaine, et dont il est le contemporain absolu. Ce qui permet à Don Siegel de décrire l'instauration d'un état policier avec ses techniques de quadrillage du territoire, fondé sur la délation, la contagion et l'hystérie, avec une précision qui fait froid dans le dos (...)

Quant à la mise en scène, elle est faite de ruptures, de saccades et de mouvements d'accélération. Elle travaille sur le temps réel et le hors-champ, restant sobrement descriptive quand il s'agit de montrer l'éclosion des cosses d'où s'extrait les corps des envahisseurs. La dernière partie du film est particulièrement impressionnante, grâce à l'effet de progression implacable, et il est impossible d'oublier la fuite des amants dans la montagne, digne de Raoul Walsh.

Thierry Jousse (hors-série Cahiers du cinéma n° 17, décembre 1993)

Si le film de Don Siegel, au-delà de son statut de film de science-fiction culte, est un des grands titres de l'histoire du cinéma américain tout court, c'est d'abord en raison du talent de son réalisateur, de sa façon proprement géniale de construire une atmosphère de plus en plus terrifiante par la simple force de la mise en scène.

Celle-ci est entièrement déterminée par un usage savant de la profondeur de champ, la construction d'espaces à la fois réalistes et anxiogènes (longs escaliers, couloirs interminables, corridors étroits) et une science particulièrement signifiante de l'éclairage, qui transforme progressivement le film en une sorte de cauchemar, celui d'un effacement progressif de l'humanité. La première version se terminait de façon tellement sombre et traumatisante (le héros essayant d'arrêter, en vain, des voitures sur l'autoroute) que le studio imposa à Wanger et Siegel une fin plus « ouverte ».

On a bien sûr lu, pendant longtemps, **L'invasion des profanateurs de sépultures** comme une allégorie politique, comme l'image d'une Amérique encore paranoïaque en 1956, figée par la peur des « rouges ». Mais la force du film réside moins dans cette interprétation circonstancielle que dans le fait que le principe même de son suspense (craindre que l'autre se transforme en un double qui n'est plus tout à fait lui) peut aussi être vu comme une métaphore esthétique (...)

Tous se passe en effet comme si le film de Don Siegel prenait acte de la fin d'un certain âge du cinéma celui du classicisme et de sa manière de représenter la figure humaine, pour laisser place à des silhouettes justement déshumanisées, sans affects, celle d'une certaine modernité à venir. Le motif central du film s'inscrit dans l'histoire du cinéma comme une manière de partition subtilement jouée sur l'identité et l'altérité. Une grande série B donc.

Jean-François Rauger (Le Monde, 13 janvier 2015)

Filmographie sélective de Don Siegel (1912 -1991)

Ca commence à Vera Cruz (1949) Les révoltés de la cellule II (1954) Ici brigade criminelle (1954) L'ennemi public (1957) Les rôdeurs de la plaine (1960) L'enfer est pour les héros (1962) A bout portant (1964) Un shérif à New York (1968) Sierra Torride (1969) Les proies (1970) L'inspecteur Harry (1971) L'évadé d'Alcatraz (1979)

La semaine prochaine : suite du cycle « Etranges étrangers »

Solaris

Andreï Tarkovski - URSS - 1972

Mercredi 12 septembre, 20h